

morrhe. La famille était avilie, la femme déshonorée, l'enfant traité comme un animal que le père élevait ou détruisait à son gré. L'esclave, véritable bête de somme, travaillait pour enrichir son maître ou s'égorgeait pour le désennuyer. Certains jours de fête, dix ou quinze mille esclaves versaient leur sang dans un amphithéâtre pour l'amusement des nobles patriciens. Ces grands personnages esclaves à leur tour, étaient dépouillées et massacrés sur un signe du tout puissant empereur, en attendant que le fer d'un rival ou le glaive des prétoriens fit rouler dans la poussière la tête sanglante du divin César. Au fond, Rome païenne n'avait qu'un maître ; c'était l'ange rebelle qui planait, les ailes déployées sur la ville et le monde, et que du reste, tous adoraient sous les noms de Saturne, de Jupiter, de Mercure, de Mars, de Vénus et des autres Dieux ou Déesses de l'Empire.

Or, en ces jours d'universelle démoralisation, les nations, comme agitées de vagues pressentiments, attendaient un Sauveur. De tout temps, les sages, en Orient comme en Occident, avaient annoncé qu'un personnage divin viendrait un jour changer la face de la terre. Tout le monde prophétisait que ce Libérateur allait enfin paraître, et le poète Virgile lui-même, à la cour d'Auguste, se faisait dans des vers immortels, l'écho des croyances populaires (1) : Il est venu, s'écriait-il, le dernier âge prédit par les oracles. La grande période des siècles va se renouveler. Déjà la Vierge fait son apparition. Une race nouvelle va descendre des cieux, un enfant va

---

(1) Virg. Eglog. IV.